

**Luis Izcovich**

## **La politique dans la passe**

De même qu'il existe une politique concernant la fin d'une analyse, à savoir sa conclusion et sa finalité au-delà de la thérapeutique, il existe une politique concernant le fonctionnement dans les cartels de la passe, à savoir ce qui est évalué et de quelle manière. C'est un fait d'expérience et si le débat dans le Collège de la passe à propos de la place qui doit être réservée au terme de politique se poursuit encore aujourd'hui, c'est parce qu'il a été proposé dans ce Collège un nouvel usage de ce terme dans son rapport à la psychanalyse.

Bien que la question centrale, selon la Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole, soit comment a pu advenir pour un sujet, le désir de l'analyste, le traitement de la question diffère, ne serait-ce que si l'on tient compte, qu'à l'ECF parfois, la nomination d'AE intervient longtemps après la nomination comme AME, ce qui par exemple n'était pas le cas à l'AFP.

Autrement dit, la politique du côté du cartel de la passe est liée à la tentative de réponse à la question de savoir quel AE veut une Ecole de psychanalyse. La question est légitime et nécessaire. Dans sa réponse, la dimension politique est incluse.

Que la réponse diffère d'une époque à une autre voire d'une communauté à une autre, cela tient, me semble-t-il, au fait que le cartel s'oriente par rapport à l'état du savoir à un moment donné. Dès lors, on peut poser qu'un mécanisme de feed-back fait partie du fonctionnement : d'une part ce qui s'élabore dans un cartel revient à la communauté et d'autre part, de celle-ci se produit un effet sur le cartel, ne serait-ce que par le fait que cette élaboration modifie, au sens d'exercer une influence sur le discours du passant.

Il faut noter une constante dans les rapports des cartels de la passe, indépendamment de l'époque à laquelle on se réfère, à savoir, la difficulté à cerner le désir de l'analyste. Sans doute, la thèse de Lacan dans la " Direction de la cure ", au sujet de l'incompatibilité du désir et de la parole, a toute sa valeur concernant la vérification du désir de l'analyste.

S'il est incompatible avec une parole, ce désir est forcément à déduire dans le dispositif, c'est alors que la question politique prend toute sa dimension.

Autrement dit, on pourrait formuler la question ainsi : doit-on mettre sur le même plan toutes les formulations de Lacan concernant la conclusion d'une analyse, ou plutôt doit-on privilégier telle formule ou telle autre, soit parce qu'elle est plus ancienne ou au contraire parce qu'il s'agit du dernier Lacan ?

Ainsi, on retrouve une place tout à fait spéciale réservée dans le débat à l'ECF à la question de l'identification au symptôme.

La question qui se pose est la suivante : en quoi la communauté de membres d'une Ecole de psychanalyse, qui se constitue essentiellement à partir de sujets identifiés à leur symptôme, diffère-t-elle des sociétés analytiques qui, suivant le modèle de l'IPA, se caractérisent, dans la collectivisation de leurs membres, par l'identification à l'analyste ?

On me répondra que bien sûr l'identification à l'analyste produit une masse, dans le même sens que Freud le propose dans Psychologie des masses, et donc elle va du côté du groupe, alors que l'identification au symptôme va du côté de la singularité, de ce qui constitue le point le plus spécifique d'un sujet et par lequel il est hors série.

Ce qui fait problème dans cette objection, c'est que l'expérience de l'Ecole démontre aujourd'hui le contraire : absence de débat, manque d'idées propres, répétition de slogans.

J'ai une hypothèse, que je soumetts au débat, sur le contraste entre la singularité du symptôme du côté du sujet, et le résultat constaté dans le collectif de l'autre côté, à savoir l'unitaire. Il est incontestable que l'identification au symptôme est du côté de la singularité, mais l'usage qui

dans l'Ecole s'est fait de cette notion, à la fois dans les analyses et aussi dans la passe, c'est que cette identification doit avoir comme contrepartie une identification à ce qui dans l'Ecole peut faire symptôme. C'est ainsi que je m'explique la prévalence du silence dans notre Ecole face à des propos intolérables.

Venons-en maintenant à l'usage du terme politique proposé dans le Collège de la passe. Il faut noter qu'on introduit trois traits : politique, scientifique et clinique. Le terme de trait est fait pour masquer ce qu'on exige, à savoir qu'il est un critère. Là, où Freud a pu utiliser le terme de cicatrice et Lacan celui de marque, si l'on fait valoir un trait, c'est qu'on dévalue l'expérience et qu'on s'égare par rapport au réel en jeu pour un sujet.

L'introduction du terme politique se justifie-t-il ? La passe, par définition, désigne un moment qui permet de distinguer de façon nette l'avant et l'après. C'est ceci qui est en jeu dans la perspective clinique de la passe, dans laquelle on évalue l'émergence d'un désir nouveau. Mais si l'on veut garder la dimension politique, ce à quoi je ne fais pas objection, encore faudrait-il pouvoir distinguer un avant et un après.

Autrement dit, l'engagement dans la cause après la passe doit être distingué de l'engagement dans la cause avant la passe. Il est crucial de repérer un changement à ce niveau, ce qui permet d'anticiper sur la position du passant à l'égard de l'institution. Par contre, si on ne tient pas compte du changement mais de l'engagement du sujet dans l'institution en dehors du témoignage, ce qu'on privilégie est le parcours avant la passe et non la passe comme moment. Pour être plus précis, il me semble que la dimension de l'engagement à la cause n'a de valeur que si elle constitue ce qui émerge pour un sujet à un moment donné dans sa façon de se faire responsable de la psychanalyse en extension et en intension. Sinon comment distinguons-nous l'engagement à la cause de l'engagement névrotique ?

C'est ainsi que je comprends aujourd'hui, la citation de Lacan dans son texte "Lituraterre", " la psychanalyse au chef de la politique "1, formule qui exclut l'inverse qui est de faire dépendre la psychanalyse de la politique.

Il s'agit dès lors d'examiner de quelle politique peut se servir la psychanalyse pour qu'elle soit une véritable option face aux impasses de la civilisation ou comme le disait Lacan, pour rejoindre à l'horizon la subjectivité de son époque.

Sans doute pourra-t-on dire qu'une analyse prépare à cela. L'expérience de notre communauté nous démontre que ce n'est pas suffisant. C'est ce que cette crise nous a permis de dévoiler, qu'il existe un usage possible de la psychanalyse, au service d'une politique du marché, d'une politique de la maîtrise transférentielle.

Suffit-il d'en être averti, pour ne pas le reproduire? Je ne le pense pas, s'il n'y a pas une véritable alternative.

Cette alternative est déjà visible chez Lacan dans son texte " La direction de la cure ", quand il se réfère à la politique, pour proposer que l'analyste " ferait mieux de se repérer sur son manque à être plutôt que sur son être "2. Cette phrase me paraît d'une actualité surprenante. Elle indique la finalité d'une analyse, au sens de ce qui doit être visé, mais elle constitue aussi bien la prémisse sur laquelle pourrait se régler une Ecole de Lacan.

D'un côté, on peut poser, que face au manque, face à la faille, il existe la solution d'avoir recours à l'Un. L'Un est en effet une tentation, car il permet de suturer le trou, qui est de structure. C'est la perspective indiquée dans la deuxième partie de la phrase par Lacan, à savoir se repérer sur son être. Il suffit qu'il existe une exception qui fasse support avec son être pour appuyer une orientation politique ; nous l'avons assez connu.

Ce qu'on a moins connu, c'est la politique qui consiste à se régler sur le manque à être qui est au fond ce que propose Lacan.

Qu'est-ce que cela veut dire ? A l'opposé de l'Un qui bouche le trou, il existe l'option de la communauté de ceux qui consentent à la perte, à la perte qui ne sera pas bouchée. Deux

perspectives antinomiques sont ainsi constituées. On en a une, celle de l'Un qui bouche, voulons-nous de l'autre ?

Il s'agit dans cette nouvelle perspective, d'une autre façon d'être ensemble, elle rejoint la proposition de Lacan sur le psychanalyste de l'Ecole, à savoir la destitution subjective.

C'est, me semble-t-il, l'Ecole qui reste à faire, celle où, à partir de la destitution subjective de chacun, on puisse faire lien social.

La destitution subjective, n'est-elle pas une autre façon de reprendre le manque-à-être dont nous parle Lacan comme boussole politique ? Car si ces deux formulations se touchent, c'est parce que dans le manque à être en question, il n'y a pas comme contrepartie une demande de supplément d'être, ce qui est le propre de la cause du névrosé.

Au contraire dans la politique du manque à être, comme dans la destitution subjective, il s'agit d'un effacement du sujet, une abolition du sujet dit aussi Lacan, par rapport à la cause.

Je conclus qu'en effet, c'est du devoir du psychanalyste d'intégrer l'expérience de sa destitution subjective à l'expérience de l'Ecole. C'est la seule politique qui nous mettra à l'abri afin que l'expérience de l'Ecole ne devienne pas une expérience mystique.

1- J.Lacan ., " Lituraterre ", in Ornica?, n° 41, Paris, Seuil, 1987, p. 11

2- J.Lacan , " La direction de la cure " in Ecrits, Paris, Seuil, 1966, p. 589